

genèse de celle-ci est elle-même un processus graduel dont les conditions antécédentes sont fournies déjà à un degré inférieur de l'échelle animale. Mais s'il en est ainsi, là où la faculté d'énoncer une vérité perçue passe en la faculté plus élevée de percevoir la vérité en tant que vraie, se rencontre une série continue de passages unissant les deux facultés entre elles. Jusqu'au moment où commence cette série de gradations, l'esprit de l'enfant, je l'ai prouvé, ne saurait se distinguer de celui d'un animal, en vertu d'un principe quelconque de psychologie. Prétendez-vous donc que jusqu'à ce moment les deux ordres d'existence psychique sont de nature identique, mais que durant son développement progressif à travers cette série finale de gradations l'intelligence humaine devient différente par sa nature de celle des animaux et, *en conséquence, différente de ce qu'elle-même était antérieurement* ? Sinon, l'argument aboutit à une contradiction.

Pour appuyer mon argument principal, j'invoquai deux considérations accessoires. Je dis d'abord que bien que le développement hors des phases inférieures de l'état mental, vers la conscience véritable, soit un fait très important, sans doute, c'est encore trop peu de chose en comparaison de ce que deviendra plus tard ce développement, pour nous faire sentir qu'il constitue une différence *sui generis*, ou même la différence principale entre l'homme et la bête. Car, même lorsque la conscience naît et s'est assez bien formée, les facultés mentales de l'homme sont encore dans une condition presque infantile. En d'autres termes, la première genèse de la conscience véritable correspond à un niveau relativement bas placé de l'évolution de l'esprit humain, et ceci ne saurait nous étonner, si sa genèse dépend des conditions antécédentes dans la psychologie purement animale auxquelles je l'ai assignée, et si elle en est si rapprochée. Mais s'il en est ainsi, ne suit-il pas que, si grande que puisse être ultérieurement l'importance de la conscience dans le développement de l'idéation caractéristiquement humaine en elle-même, ou dès son origine première, elle ne représente pas de progrès très perceptible sur les facultés d'idéation préconceptuelle auxquelles elle fait directement suite ? C'est ainsi qu'il y a même moins de raison pour considérer le premier avènement de la conscience

conceptuelle comme marquant une différence psychologique de nature qu'il n'y en aurait pour considérer comme jouant ce rôle l'avènement des facultés plus élevées d'idéation conceptuelle qui, plus tard, bien que tout aussi graduellement, font leur apparition entre la première enfance et la jeunesse. Et pourtant nul n'a jusqu'ici pensé à soutenir que l'intelligence d'un bébé diffère en nature de celle d'un petit garçon ou d'une petite fille.

La seconde considération accessoire que j'invoquai reposait sur ce fait que, même dans le cas d'une intelligence consciente entièrement développée, l'idéation réceptuelle et préconceptuelle continue à jouer un rôle important. La grande majorité de nos propositions verbales ont pour but la communication, et s'énoncent sans que l'esprit s'arrête à les contempler à la lumière de la conscience. Sans doute, dans bien des cas, ou dans ceux où l'idéation très abstraite est impliquée, cette indépendance des deux facultés est plus apparente que réelle : elle provient de ce que chacune ayant subi une telle élaboration par le fait des secours qu'elle a reçus de l'autre, toutes deux sont maintenant en possession d'une grande accumulation de matériaux organisés sur lesquels elles peuvent travailler, sans qu'il soit besoin, quand elles fonctionnent, d'organiser ces matériaux *ab initio*. Quand je dis que la chaleur est une forme du mouvement, j'emploie une formule qui n'est autre chose pour moi qu'un simple signe verbal, qui exprime un fait extérieur ; je n'ai pas besoin d'examiner mes propres idées sur la relation abstraite qu'énonce la proposition, bien que, pour arriver à cette conception, il m'ait originellement fallu exercer de nombreux et de complexes efforts de pensée conceptuelle. Mais bien que je tiens que c'est ici la véritable explication de l'indépendance apparente de la prédication et de l'introspection dans tous les cas de pensée très abstraite, je suis convaincu, pour les raisons adéquates que j'ai données, que dans tous les cas où ces ordres inférieurs d'idéation sont en jeu, dont j'ai si souvent parlé, savoir l'idéation réceptuelle et préconceptuelle, l'indépendance est non seulement apparente, mais réelle. Si les raisons que j'ai invoquées à l'appui de cette conclusion sont adéquates, et ce sont des raisons approuvées par Mill, il suit que l'idéation, impliquée dans la prédication ordinaire, devient si intimement apparentée avec celle qui se

manifesté aux niveaux inférieurs de la faculté significatrice, que, même si les formes intermédiaires n'étaient pas fournies par le jeune enfant au cours de son développement, nul ne se sentirait le droit, d'après les faits psychologiques seuls, de prétendre qu'il existe une différence quelconque de nature entre un niveau et un autre. Le but de tout signe est la communication, et, d'après notre étude des animaux inférieurs, nous savons que la communication porte d'abord exclusivement sur ces récepts, tandis que notre étude de l'enfant au cours de son développement nous a montré que ce sont les signes employés dans la communication des récepts qui conduisent primordialement à la formation de concepts. Les concepts sont tout d'abord des récepts nommés, connus en tant que tels, et nous avons vu dans des chapitres antérieurs que cette sorte de connaissance (celle des noms en tant que noms) est rendue possible par l'introspection, qui, à son tour, prend existence par le fait que le soi est dénommé en tant qu'agent. Mais, même après que la faculté d'introspection conceptuelle a été pleinement atteinte, ses services ne sont pas toujours demandés pour la communication de connaissances purement réceptuelles, et de là vient qu'il n'est point nécessaire que toute proposition soit introspectivement méditée et délibérée en tant que telle, avant de pouvoir être énoncée. Étant donnée la faculté de nomination dénotative, d'une part, et la faculté de nomination connotative, même au plus faible degré, d'autre part, toutes les conditions sont fournies, qui sont requises pour la formation d'énoncés non conceptuels, lesquels ne diffèrent des propositions véritables qu'en ce qu'ils ne deviennent pas eux-mêmes des objets de pensée. Et la seule différence que l'on puisse découvrir entre un énoncé non conceptuel formulé par un enfant, et le même énoncé similairement formulé par l'adulte, consiste en ce que, dans le premier cas, il n'est même pas *potentiellement* capable de devenir un objet de pensée.

A ce point, mon étude prenait fin en ce qui concerne la psychologie comparée, et je me mis à étudier la question à la lumière toute indépendante de la philologie comparée. Ayant jusque-là traité de ce que, d'après l'analyse psychologique seule, nous pourrions avec justesse considérer comme la phase initiale

du développement de l'idéation caractéristiquement humaine, nous nous sommes tournés vers cette accumulation de preuves directes que nous fournissent les annales du langage, qui, de l'aveu de tous, est considéré comme représentant une sorte de chronique involontaire des progrès préhistoriques de cette idéation.

Le premier grand résultat de la philologie comparée a consisté dans la démonstration, qui paraît inattaquable, du fait que le langage tel qu'il existe actuellement n'a point surgi, équipé de toutes pièces, ou par voie d'une intuition spécialement créée. Elle a complètement démontré que le langage, tel que nous le connaissons maintenant, a été le résultat d'une évolution graduelle. Dans le chapitre consacré à la Philologie comparée, j'ai donc brièvement rappelé les principes du développement du langage tels qu'ils sont acceptés de tous les philologues. Il a été établi que les mille et quelques langues existantes se groupent en une centaine de familles environ, dont les différents membres sont plus ou moins étroitement apparentés, tandis que les membres de familles différentes ne présentent pas de signes d'une affinité génétique. Néanmoins ces familles peuvent être réunies en un certain nombre de groupes plus étendus, ou ordres, d'après certaines caractéristiques de structure ou de type. Parmi ces ordres, tous les philologues sont d'accord pour séparer les unes des autres les langues isolantes, les langues agglutinantes, les langues flexionnelles. Quelques philologues établissent une distinction similaire entre celles-ci et les langues polysynthétiques, et tous s'accordent pour reconnaître que le type Incorporatif dérive de l'Agglutinant, et l'Analytique du Flexionnel.

Passant de la classification à la phylogénie, il nous a fallu considérer la question des relations génétiques des trois groupes principaux entre eux, et avec les types Polysynthétique et Agglutinant. Il y a évidemment divergence de vues parmi les autorités compétentes, mais celle-ci n'a point d'importance pour la question qui nous intéresse, si ce n'est qu'elle donne plus de poids à la doctrine de l'origine polyphylétique du langage, les probabilités étant que les types Isolant et Polysynthétique sont également archaïques, ou tout au moins qu'ils ont eu un déve-

loppement également indépendant. A ce propos, j'ai rappelé l'hypothèse du D<sup>r</sup> Hale, d'après laquelle les nombreuses langues, en apparence indépendantes, qui sont parlées par les différentes tribus indigènes du nouveau monde, ont pu être en grande partie dues à l'invention d'enfants accidentellement isolés. La curieuse corrélation de la multiplicité des langues indépendantes avec les régions favorables à l'existence d'enfants abandonnés à leurs seules ressources, en Afrique aussi bien qu'en Amérique, a paru venir à l'appui de cette hypothèse, tandis que des preuves satisfaisantes ont été fournies pour montrer que les enfants, si on les laisse souvent à eux-mêmes, inventent à leur usage un langage qui ressemble peu, ou ne ressemble point, à celui de leurs parents.

Sans récapituler ici ce qui a été dit au sujet des phases et causes de l'évolution linguistique selon ses différentes lignes de descendance, il suffira de rappeler au lecteur que dans tous les cas le résultat des recherches philologiques demeure le même : les langues deviennent d'autant plus simples que l'on considère une période plus reculée de leur existence jusqu'au moment où nous arrivons à ce que l'on nomme leurs racines. Celles-ci sont parfois représentées comme étant les mystérieux principes originels du langage, ou même comme les données primitives dont l'origine est inexplicable. Toutefois, ces racines ne sont, en somme, que les résultats ultimes de l'analyse philologique : c'est en ce sens seul qu'on les peut supposer primordiales. Considérant donc que ces racines représentent les matériaux du langage jusqu'au point où l'évolution du langage cesse de pouvoir être suivie, il est évident que leurs antécédents, quels qu'ils aient pu être, se trouvent nécessairement en dehors de la portée de la démonstration philologique, distinguée de l'inférence de même ordre. Ceci n'étonne point l'évolutionniste, car *il sait qu'il en doit être ainsi quelque part*, au cours de n'importe quelle enquête concernant le processus évolutif, s'il a l'occasion d'en reconstituer les phases. Plus il est en état de le suivre vers son origine, et plus il se rapproche du point où l'objet même de son étude a pris naissance, et comme c'est cet objet même qui fournit les preuves d'une évolution, une fois que l'origine de celle-ci est atteinte, la question s'évanouit.

Pour prendre la comparaison familière de l'arbre, nous pouvons dire que quand un philologue a vu les feuilles se développer des rameaux, les rameaux des branches, les branches des tiges et les tiges des racines, il a fourni à l'évolutionniste toutes les preuves d'évolution qu'il est possible de donner *a priori*, dans l'ordre d'idées considéré. Le germe d'idéation hors duquel les racines se sont développées doit évidemment se trouver hors de la portée du philologue, et si quelque lumière doit être projetée sur la nature de ce germe, ou si quelque preuve doit être fournie au sujet des phases au cours desquelles s'effectue ce développement, cela ne peut se faire que si, dans ses autres lignes d'investigation, on voit des germes similaires donner ailleurs des produits similaires. Dans le cas présent, nous ne pouvons trouver un processus évolutif parallèle que chez l'enfant en voie de développement, dont je me suis déjà occupé.

Nous nous trouvons donc ici exactement en présence de la même différence, au sujet de l'origine du langage, que celle qui s'est offerte à nous, au début de cet ouvrage, au sujet de l'origine de l'homme. Nous avons vu, en effet, que tout en ayant les preuves historiques les plus convaincantes du fait que les progrès de la civilisation ont été dirigés par les principes de l'évolution, nous ne possédons point celles qui établissent directement la descendance de l'homme de la brute. Ici, pareillement, nous voyons que, tant que la lueur de la philologie peut nous guider, nous ne pouvons hésiter à reconnaître que les principes de l'évolution ont déterminé ce développement graduel des langues d'une manière strictement analogue à celle dans laquelle ils ont déterminé le perfectionnement et la complexité toujours plus considérables des organisations sociales. Or, dans le dernier cas nous avons vu que les preuves directes de l'évolution des niveaux inférieurs à des niveaux supérieurs de culture font qu'il est presque certain que le processus a dû s'effectuer avant la période historique ; cette preuve directe du règne de l'évolution durant la période historique tout entière donne à croire, *a priori*, et avec beaucoup de force, que cette période même n'a été atteinte qu'après un développement graduel, similaire, des facultés humaines. Il en est de même dans le cas du langage. Si la philo-

logie peut établir le fait de l'évolution de toutes les langues connues à partir du point où l'on trouve les racines primitives d'où elles sont nées, il est très probable que ces éléments primordiaux et très simples, tout comme leurs produits ultérieurs et plus complexes, ont été le résultat d'un développement naturel. Ou, pour me servir des termes déjà cités de Geiger, nous ne pouvons nous empêcher de penser qu'il a dû exister un moment où le langage n'existait point du tout. Néanmoins il est important de distinguer les faits démontrés des inductions spéculatives, si vraisemblables puissent-elles paraître, et j'ai commencé par énoncer les phases d'évolution par lesquelles on sait que les langues ont passé depuis leur origine jusqu'à leur développement le plus avancé. Et ensuite, je me suis occupé de la question de l'origine de ces racines elles-mêmes.

Tout d'abord, en ce qui concerne leur nombre, nous avons vu qu'aux débuts des recherches philologiques, on estimait qu'il y a au plus un millier de racines pour n'importe laquelle des langues vivantes ; mais à l'heure qu'il est, on pourrait, avec sécurité, réduire ce nombre des trois quarts. Dans son dernier ouvrage, même, M. Max Müller déclare avoir réduit les racines du sanscrit au nombre fort bas de cent vingt et un, et encore celui-ci est-il trop élevé, à son avis. Au sujet du caractère de ces racines, nous avons vu que certains philologues les considéraient comme étant les mots mêmes qu'employaient les hommes préhistoriques, qui, d'après cette théorie, « se parlaient les uns aux autres par monosyllables indicateurs des idées les plus importantes, mais sans aucune désignation de leurs relations » (Whitney). D'autre part, on admet généralement, à notre époque, que « les racines sont les types phonétiques, et les signes découverts par l'analyse de la philologie comparée comme étant communs à un groupe de mots alliés » (Sayce), ou pour ainsi dire, des phonogrammes composites de familles de mots depuis longtemps disparus en tant qu'individus. Nous avons vu, toutefois, que cette divergence d'opinion parmi les philologues n'a pas d'importance pour la question que nous étudions, étant donné que même la dernière théorie ne met point en doute le fait que les mots inconnus d'où nous extrayons maintenant une racine n'aient dû être génétiquement alliés les uns aux autres, et n'aient

manifesté l'étroitesse de leur parenté par une similitude de son très marqué.

Une question plus importante pour nous est celle du caractère de ces racines par rapport à leur signification. Nous avons vu qu'elles indiquent ce que M. Max Müller désigne par les noms d'« idées générales », ou de « concepts », qu'elles témoignent d'un état déjà relativement avancé de culture sociale, qu'elles expriment toutes des actes ou des états, et qu'il n'y a pas apparence qu'elles soient d'origine imitative. Prenant séparément chacun de ces caractères, nous avons vu que bien que les cent vingt et une racines du sanscrit expriment des idées générales, l'ordre de généralité est assez inférieur pour que la majorité de ces racines correspondent à ce que j'ai nommé « concepts inférieurs » ou « concepts nommés ». En second lieu, elles témoignent toutes, intrinséquement, d'une origine relativement récente, et ne sont donc « primitives » qu'en ce sens qu'elles représentent le résultat ultime de l'analyse philologique : il s'en faut certainement de beaucoup qu'elles soient primitives au sens d'originelles. En outre, on explique aisément, comme nous l'avons vu, qu'elles aient toutes la nature des verbes, et, enfin, il n'y a pas à s'étonner si aucune d'elles ne trahit une source imitative, même si l'on suppose que les onomatopées ont largement participé à la composition du langage originel. D'une part, en effet, nous avons vu que dans la lutte pour l'existence entre les mots originels et primitifs, ceux-là seuls ont pu survivre, c'est-à-dire laisser une progéniture, qui avaient atteint quelque degré d'extension connotative, ou de « généralité », et, d'autre part, pour ce faire, il a fallu que les mots onomatopéiques aient d'abord perdu leur signification onomatopéique. Beaucoup de preuves ont été apportées à l'appui de la théorie de la formation des mots par onomatopée, et certaines objections ont été faites, qui, je crois, ont été totalement écartées. Ultérieurement, toutefois, nous avons vu que la question relative au degré de la participation de l'onomatopée à la formation du langage originel est, en réalité, d'intérêt secondaire pour l'évolutionniste. Que les mots aient été au début, tous arbitraires, ou tous imitatifs, ou bien les uns arbitraires, les autres imitatifs, le cours de leur évolution ultérieure a dû être identique. Par l'extension connotative selon des lignes diver-

gentes, les significations se seront progressivement multipliées selon ces lignes à travers toute la progéniture des termes toujours plus nombreux, comme cela se passe dans le langage infantin, et comme les philologues ont montré que les choses se passent dans la croissance des langues en général.

Que le langage ait consisté tout d'abord à nommer les idées génériques, ou récepts supérieurs, aussi bien que les objets sensibles particuliers, c'est là un fait auquel l'évolutionniste s'attend *a priori*. Il convient de rappeler que la sorte de classification qui a trait aux récepts est celle qui se rapproche le plus des groupements automatiques des perceptions sensitives : elle dépend de l'absence de la faculté de distinguer analytiquement les points de différence peu apparents, parmi les points très évidents de ressemblance, ou les analogies non essentielles parmi les analogies essentielles avec lesquelles elles se trouvent être associées dans l'expérience. Sans doute, il y a classification dans les deux cas, mais dans l'un elle repose sur l'évidence des analogies, et dans l'autre elle est due à la dissociation mentale d'analogies apparentes et réelles. Ou encore, dans un cas, elle est due à la constance de l'association, dans l'expérience, des objets, attributs, actes, etc., classés ; dans l'autre, elle est due à ce que l'on évite consciemment de tenir compte de cette association.

Si nous nous rappelons ceci, nous ne pouvons plus nous étonner si la paléontologie du langage montre que les racines primitives ont exprimé des idées *génériques*, distinguées des idées *générales*. Le fait de nommer des actes ou des processus aussi habituels ou aussi immédiatement apparents à la perception que ceux auxquels se rapportent les cent vingt et un concepts recueillis par M. Max Müller, ne suppose pas un ordre d'idéation de beaucoup supérieur à l'ordre préconceptuel en vertu duquel le jeune enfant est apte à donner une expression à sa vie réceptive supérieure, antérieurement à l'avènement de la conscience. En vertu de ces considérations, je ne m'étonne que d'une chose, du fait que les cent vingt et une racines ne présentent pas une preuve meilleure de la pensée conceptuelle. Ceci, toutefois, montre seulement combien peut être relativement petite la part que joue la réflexion consciente dans la vie pratique de l'homme primitif, même lorsqu'il est aussi éloigné de la condi-

tion *primitive* de l'homme jusque-là muet que l'était le peuple pastoral qui a laissé ces annales de l'idéation dans les racines du langage aryen.

Après avoir ainsi expliqué l'absence de mots signifiant des « idées particulières », parmi les racines du langage existant, aussi bien que le caractère générique de ceux à qui la lutte pour l'existence a permis de venir jusqu'à nous, nous avons considéré différentes autres corroborations de notre analyse précédente qui sont fournies par la philologie. Tout d'abord, nous avons vu que cette science a définitivement prouvé deux faits généraux à l'égard du développement de la prédication : l'un, c'est que, dans toutes les langues radicales encore existantes, il n'y a point de distinction entre le nom, l'adjectif, le verbe ou l'article ; l'autre est que la structure de toutes les autres langues indique que telle a été la condition primitive de la structure du langage en général : « chaque nom et chaque verbe était originellement en lui-même une phrase complète », consistant en un sujet et un prédicat fusionnés ensemble, ou, pour mieux dire, non encore décomposés en les deux, moins encore en les trois parties qui, maintenant, contribuent à former la proposition complètement organisée. Cette forme de prédication, notons-le, n'est condensée que parce qu'elle n'a point encore pris son développement : c'est le protoplasme non différencié de la prédication dans lequel les « parties du langage » n'existent point encore. Et, de même que cette phase primitive de la prédication est caractéristique de la phase préconceptuelle de l'idéation chez l'enfant, elle l'est aussi de l'idéation préconceptuelle chez la race. Des preuves abondantes ont été fournies de l'évolution graduelle de l'énonciation prédictive, en même temps que de la pensée conceptuelle, preuves qui se trouvent fixées dans la trame entière de chacune des langues actuellement parlées par l'homme. Nous avons vu, en particulier, que les pronoms étaient, au début, des mots indiquant des relations d'espace, et paraissant fortement accompagner des gestes indicatifs : *je* étant l'équivalent de *celui-ci*, *il* de *celui-là*, etc. En outre, de même que le jeune enfant commence par parler de lui-même à la troisième personne, de même « l'homme se considéra d'abord en tant qu'objet avant que d'apprendre à se considérer comme sujet » (Farrar) ; ce qui est établi